

Essai

Gaétan Bélanger, David Lonergan, François Ouellet, Yvan Cliche, David Laporte, Patrick Bergeron, Yves Laberge, Yvon Poulin, Pierrette Boivin, Simon Roy, Pierre Rajotte et Michèle Bernard

Numéro 134, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71519ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélanger, G., Lonergan, D., Ouellet, F., Cliche, Y., Laporte, D., Bergeron, P., Laberge, Y., Poulin, Y., Boivin, P., Roy, S., Rajotte, P. & Bernard, M. (2014). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (134), 39–49.



Gilles Archambault
SORTIR DE CHEZ SOI

Avec des photographies d'Erika Nimis
Le Noroît, Montréal, 2013, 63 p. ; 20 \$

« Longtemps j'ai cru que ma maison était un rempart contre les malheurs qui viendraient de l'extérieur. J'aimais m'y réfugier. / À l'âge qui est le mien, je sais qu'il n'y a plus de refuge. Je me sens assailli de toutes parts. »

Dans son nouvel ouvrage, Gilles Archambault poursuit le monologue auquel il a habitué ses fidèles lecteurs, sur un ton empreint de nostalgie et de mélancolie. Il nous permet de l'accompagner dans ses promenades sur la « rue McGill, du square Victoria à la rue de la Commune, [qui] constitue désormais [son] territoire ». Plus que la rue, c'est sa vie qu'il arpente ainsi sans relâche, regrettant, comme il l'a déjà dit, d'avoir été parfois si distrait. Il « pense de plus en plus aux années de [son] enfance, aux figures qui l'ont peuplée ». Même si se « promener seul n'a jamais été pour [lui] une punition », il affirme : « Ce goût m'est passé. La plupart des promenades que j'ai tentées depuis que le deuil a foncé sur moi ont été ratées ». Il s'avoue piètre observateur, ajoutant que l'architecture lui sera toujours un mystère.

Au cours de ses marches, il lui « arrive de [se] tourner vers la gauche comme si quelqu'un [l]'accompagnait ». Il précise : « Pendant longtemps, il y eut une femme

dont tout naturellement j'avais la présence ». On comprend que c'est cette présence, devenue absence, qu'il cherche surtout à retrouver, en déambulant sur McGill. Il affirme d'ailleurs être incapable de « faire son deuil » : « Il me semble que ma femme m'attend. [...] Je me comporte souvent en tout cas comme si je pouvais la retrouver au détour d'une rue ». Il pense également au repos ultime, de moins en moins éloigné. Cette fin qu'on affronte seul ? « Tu n'en sais rien, disait l'en-allée, qui sentait la mort si proche. »

Les belles photographies en noir et blanc d'Erika Nimis sont parfaitement assorties à l'ambiance et agrémentent le bel objet qu'est ce livre. Bravo aux éditions du Noroît pour avoir si bien su marier le talent de l'auteur et celui de la photographe !

Gaétan Bélanger

Marguerite Andersen
LA MAUVAISE MÈRE

Prise de parole, Sudbury, 2013,
202 p. ; 18,95 \$

Marguerite Andersen écrit le plus souvent à partir d'elle. Dans la plupart de ses livres, elle brode autour de sa vie et de celles de ses proches, comme dans *La vie devant elles* (2011), mais il lui arrive aussi de transposer – fort joliment d'ailleurs – son vécu comme dans *Parallèles* (2004). *La mauvaise mère* est plus direc-

tement autobiographique, tout en n'offrant qu'une vision partielle et partielle de sa vie : il s'agit de « confessions » qu'elle dédie d'ailleurs à Jean-Jacques Rousseau : « Mon texte, écrit-elle, mis au féminin, suit plus ou moins son exemple ». « J'ai besoin », explique-t-elle à son fils Michel dans « Pourquoi », le texte qui ouvre l'ouvrage, « de confesser mes erreurs, mes regrets, d'y regarder de près ».

Et la vieille dame (après tout, elle est née en 1924 en Allemagne) de se lancer dans un texte constitué de plus de quatre-vingt-dix « chapitres », tous titrés, de deux à trois pages, écrits avec cette fluidité narrative qui fait tout le charme de ses œuvres, quelque part entre prose et vers.

La « confession » s'ouvre sur sa première grossesse alors que l'Allemagne est occupée par les Alliés, tôt suivie d'un mariage obligé avec Jean, ce militaire pied-noir qui ne rêve que de retourner à Tunis avec sa jeune femme allemande une fois démobilisé. Nous sommes en 1946. Elle a 22 ans. Et déjà elle se sent « mauvaise mère ». De Jean, elle aura deux garçons, Martin et Michel. Un mari violent, une jeune femme démunie et bientôt la séparation. C'est la décolonisation et l'exil des pieds-noirs en France. Marguerite retourne à Berlin et c'est le début d'une errance qui la mène au Canada, en Éthiopie, aux États-Unis et finalement au Canada. Et un second mari, Amédée, de qui elle a une fille, Marianne.

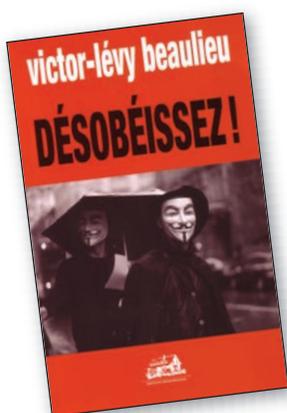
Ce regard met en relief les « erreurs », les « regrets » qui sont en fait les aléas de la vie. « Avant de fermer les yeux pour de bon, comme on dit », l'auteure s'en confesse à ses enfants et à sa descendance (sept petits-enfants et sept arrière-petits-enfants, « pour le moment », précise-t-elle), tout en doutant qu'ils liront son texte, elle-même n'ayant lu les romans de son père qu'après sa mort.

Mais ses « fautes » n'ont été que sa façon de faire face à la vie alors qu'elle luttait pour s'affirmer affectivement et intellectuellement, pour se donner une formation, pour assurer sa survie et celle de ses enfants.

La mauvaise mère est une quête de sens nourrie d'évocations d'émotions, de

troubles qui s'incarnent dans des anecdotes révélatrices des états d'âme de l'auteur. Elle ne triche pas, elle est là, entière, généreuse dans le partage, riche de sa vie qui, finalement, est celle d'une femme qui est aussi une mère, mais pas seulement une mère, ce qui rappelle le titre de son premier ouvrage, un collectif qu'elle a dirigé, *Mother was not a person* (1972). Là est le secret de cette confession : Marguerite est femme avant tout.

David Lonergan



Victor-Lévy Beaulieu
DÉSOMBÉSISSEZ !

Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 2013,
181 p. ; 19,95 \$

La publication de cet ouvrage de Victor-Lévy Beaulieu, écrivain de génie et militant indépendantiste lucide et intransigeant, était quelque peu prévisible. La critique récurrente de l'auteur envers la classe politique, son appui au printemps québécois et son admiration pour Gabriel Nadeau-Dubois devaient naturellement le conduire à l'écriture de cette plaquette anarchiste.

Mais la bonne volonté n'est pas forcément un gage de qualité : hélas, si Beaulieu a raison sur le fond, trop souvent il erre lorsqu'il argumente, n'évitant pas les anachronismes, prenant des raccourcis étonnants, généralisant imprudemment, établissant des rapports de causalité trop sommaires, voire sim-

Un journal, point de vue 1

Un journal retravaillé, élagué, qui ne conserve qu'un portrait mensuel de janvier à décembre des neuf années qu'il couvre. Le temps d'assister à la naissance d'un écrivain, car c'est aussi de cela qu'il s'agit. Aussi, dis-je, parce que la quête amoureuse est ce qui occupe le plus d'espace.

Il a vingt ans, vit seul à Montréal. Il s'est préparé pour entrer au Conservatoire d'art dramatique mais n'a pas été accepté. Déterminé, il essaie aussi à l'École nationale de théâtre, en vain. Il travaille dans une librairie tout en s'adonnant à l'écriture. Dans sa vie intime, il assume son homosexualité et en attend autant des gars qui ont les mêmes affinités. L'ambivalence de plusieurs d'entre eux le laisse meurtri. Il reconnaît toutefois sa propre indécision entre son besoin d'être avec quelqu'un et sa soif de liberté. Malgré les ruptures et les souffrances successives, il aspire à la vie à deux, prêt à faire des compromis. Pendant quelques mois, il croira avoir réussi à former un couple stable, mais une fois encore il se sera trompé. Bref, du début à la fin de la vingtaine, il naviguera entre nouvelle passion amoureuse et déception. Lucidement, il lui arrive de se demander si l'amour dans le sens où il l'entend existe ou si ce n'est qu'un « fantasme perpétré par l'art » dont il se nourrit. L'art, voilà son port d'attache, là où se révèle sa constance. Littérature, cinéma, musique et théâtre créent le lieu où il arrive à se sentir heureux, où son esprit et sa sensibilité trouvent leur oxygène.

Année après année, il assiste avec la même excitation au Festival des films du monde, allant voir jusqu'à quatre ou cinq films par jour. Ses commentaires manifestent une culture certaine. La liste des œuvres citées en cinéma, théâtre, littérature, à la fin du journal, témoigne de son bagage culturel. Mais ce qui suscite le plus l'admiration, c'est sa persévérance dans l'écriture. Les maisons d'édition refusent ses textes ? Qu'à cela ne tienne, heureux si on prend la peine de lui répondre, il reprend, confiant. Si bien que *Martel en tête* et *Cher Émile*, les deux romans auxquels il travaille pendant ces années du journal, ont été édités par la suite respectivement en 1998 et 2006. Un recueil de nouvelles, *Être*, s'y ajoutera en 2011, avant que ne soit publié récemment *Le mouvement naturel des choses*, tous chez le même éditeur, qui consacre sa collection « Hamac » aux « textes profondément humains qui brillent par leur qualité littéraire ». Éric Simard, un auteur d'une grande sensibilité qui s'inscrit résolument dans son époque.

Pierrette Boivin

Éric Simard

LE MOUVEMENT NATUREL DES CHOSES

JOURNAL

Septentrion, Québec, 2013, 422 p. ; 29,95 \$

plistes. Ainsi toute la misère du Québec contemporain serait imputable à la bourgeoisie. Mais de quelle société et de quelle époque parle-t-on ici ? Le peuple de Pierre Kropotkine n'est pas celui d'aujourd'hui, pas plus que la bourgeoisie actuelle n'est celle d'hier. Le problème (le scandale) de la société québécoise con-

temporaire, sans que cela lui soit propre, n'est pas lié au concept de classes, mais à la loi économique qui uniformise le monde et sacrifie l'humain et l'écologie pour son propre profit. L'efficacité des banques et du commerce tient précisément au fait qu'ils feignent d'aplanir les différences sociales en agissant sur l'en-



... point de vue 2

Le mouvement naturel des choses se présente sous la forme d'une accumulation de fragments où se déploie le déchaînement tumultueux des émois amoureux d'un gay aux prises avec un indécrottable vague à l'âme. Le journal d'Éric Simard paru dans la collection « Hamac » participe à la diffusion d'une voix marginale dans laquelle se reconnaîtront bon nombre de jeunes hommes en quête de modèles. Dans ce texte

éminemment personnel et délicat se déroulant entre les années 1989 et 1997, Simard s'expose avec fragilité, livrant sans retenue les incertitudes de sa jeune vingtaine avec toujours au-dessus de lui une constellation d'espoirs le plus souvent déçus.

Difficile de rattacher ce journal à la veine des romans d'apprentissage, dans la mesure où nous est offert un texte sans réel souci de mise en forme littéraire. Par sa structure fragmentaire et cyclique (on retrouve sans cesse les mêmes anecdotes, où seuls les noms des individus changent), Éric Simard effleure constamment les mêmes sujets sans les approfondir, les idées s'échouant rapidement sur une grève stérile. Dans cet état, il est rare que l'auteur atteigne un degré de profondeur convaincant. En témoignent les surabondantes capsules critiques d'œuvres que ce boulimique de culture a fréquentées à cette période, commentaires convenus vite expédiés en quelques traits. Cette plongée à corps perdu dans la sphère culturelle prend en quelque sorte pour Éric Simard des allures de fuite volontaire dans l'imaginaire des autres, ce qui lui permet en apparence de mieux supporter l'incomplétude de son existence. Il y a bien quelque chose d'émouvant dans sa propension à se vautrer dans les productions culturelles comme s'il s'enduisait d'un baume protecteur. Si la découverte du monde qui l'entoure passe pour le jeune homme par celle des grands artistes de la fin du XX^e siècle, il est cependant regrettable que la forme que prennent ses réflexions tienne dans la case limitée du calendrier culturel.

La publication d'un journal, sans mise en forme littéraire digne d'intérêt, demeure un exercice vain, voire vaniteux. Il faut reconnaître que malgré toutes ces anecdotes triviales à intérêt variable, les fragments de ce journal sont toujours révélateurs d'un malheureux sentiment d'insatisfaction chronique, maintenant Éric Simard quelque part sur le spectre de l'arc-en-ciel des émotions, oscillant entre les pôles du spleen grisâtre et de l'idéal rose.

Simon Roy

semble de la société.

Il est possible que Beaulieu, mû par une sorte de sentiment d'urgence, ait voulu faire vite. Cela expliquerait les négligences sans pour autant les justifier. À vrai dire, ce n'est qu'à partir du douzième chapitre (sur un total de seize) que Beaulieu livre ce qu'on attendait. Sa criti-

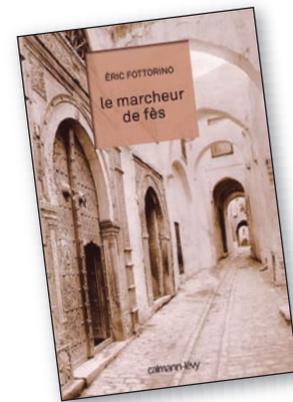
que de l'économie meurtrière et son point de vue sur l'impasse politique du Québec actuel sonnent juste. Personnellement, j'adhère sans réserve à la volonté de désobéissance civile qui conclut l'ouvrage. Mais on juge la qualité d'un livre au résultat et non selon les intentions de l'auteur. *Désobéissez !* est un livre bâclé,

... Fottorino

autant dans son propos que dans sa structure. Tout est relâché, incomplet, tronqué. Ce qu'il en reste est terriblement mince : quelques formules inspirantes et beaucoup de bonne volonté.

À quand la révolution ?

François Ouellet



Éric Fottorino

LE MARCHEUR DE FÈS

Calmann-Lévy, Paris, 2013, 181 p. ; 26,95 \$

On dit parfois de certains livres qu'ils se lisent d'un trait. Celui-ci, du journaliste et romancier Éric Fottorino, se lit davantage selon moi par petites touches, le temps de mieux s'imprégner des portraits intimistes que fait l'auteur de ses pérégrinations à Fès, ville impériale du Maroc qui a plus d'un millénaire dans le corps.

Éric Fottorino y part en quête de son père biologique, un Juif fassi (c'est-à-dire de Fès) dont il cherche à retracer la jeunesse parmi les vieilles pierres de la ville et de son quartier juif, le mellah.

J'ai pu moi aussi entreprendre un tel pèlerinage à Fès, avec mon épouse qui a passé toute sa jeunesse dans la vieille ville, à l'ombre d'un père pieux musulman marchand de chaussures. Un endroit qu'on ne peut oublier, tant les habitudes d'aujourd'hui semblent mimer les façons de vivre d'antan : on y croise encore des ânes faisant le transport des marchandises, comme il y a des siècles. ▶



Grâce au livre de Fottorino, j'ai pu revivre ces nombreuses traversées de la ville, m'émuvoir de nouveau comme lui de la disparation quasi complète de la communauté juive, qui a tant contribué à sa renommée intellectuelle (cette communauté ne compte plus aujourd'hui que 500 personnes, en général âgées, alors qu'elles étaient jadis 20 000).

En marchant longuement dans Fès, en rencontrant de vieilles connaissances de son père biologique avec qui il a engagé des liens à l'âge adulte, Fottorino cherche à découvrir la ville pour mieux connaître cet homme : « Maintenant il me faut Fès. Connaître Fès. Je ne serai pas vraiment ton fils si mes yeux ne voient pas ce que tu as vu en premier ». Comme l'indique cette citation, l'auteur s'adresse à son père, et lui rappelle, au gré de ses promenades, de ses rencontres, la jeunesse qui fut probablement la sienne.

Éric Fottorino voit la vie qu'il aurait pu avoir si sa mère et sa famille française n'avaient pas rejeté ce père biologique, car Juif. Son témoignage documente bien ce que fut le destin des Juifs en Afrique du Nord avant que leur contribution à la ville de Fès ne sombre dans un profond oubli.

Yvan Cliche

David Lonergan

ACADIE 72

NAISSANCE DE LA MODERNITÉ ACADIENNE

Prise de parole, Sudbury, 2013,
130 p. ; 19,95 \$

La modernité est un concept à la couenne dure, de sorte qu'il semble facile de s'y briser les dents. On dénonce parfois son caractère fourre-tout et sa récupération comme une marque à la mode, ou la rigidité de son utilisation, lorsque considérée en termes binaires de continuité/rupture, sur un mode dangereusement dichotomique. C'est d'ailleurs la crainte ressentie à la lecture du titre de l'ouvrage de David Lonergan, comme si la modernité acadienne naissait d'une génération spontanée et apparaissait de deux coups de baguette, un matin d'hiver 1972.

Tel n'est pourtant pas le cas et c'est bien en tant que processus qu'elle est appréhendée dans *Acadie 72*, petit ouvrage honnête et sans prétention sur l'éveil de l'Acadie. La date du titre renvoie à la publication, aux éditions d'Acadie, du recueil de poésie *Cri de terre*, de Raymond Guy LeBlanc. Lonergan s'efforce tout au long de son essai d'aller en amont de cet événement tenu pour emblématique de la modernité, afin de voir les divers soutènements qui lui ont présidé, tant dans la littérature, la chanson, le cinéma, que dans la société civile. Plusieurs artistes et événements marquants défilent, dont le dénominateur commun réside en une

volonté d'« être de son temps » : Claude Roussel, Antonine Maillet, Jacques Savoie, Édith Butler, la fondation du Parti acadien, l'élection de Louis Robichaud (1960), l'adoption de la Loi sur les langues officielles (1969) et bien d'autres.

La facture d'*Acadie 72* est quelque peu déstabilisante. S'agit-il d'un essai de sociologie, d'une anthologie ou encore d'un dictionnaire d'auteurs acadiens ? Sa composition emprunte à la biographie (Antonine Maillet) et à l'aspect didactique du « portrait d'artistes », alors que le titre laisse entendre des développements clairement sociologisants. À ce propos, la démonstration aurait été bonifiée par l'ajout d'un peu de tonus, si modeste fût-il, au terme demeuré vacant de « modernité ». Cela dit, probablement faut-il prendre le dernier Lonergan pour ce qu'il est : un livre grand public éclairant, simple, qui ratisse large et dont la volonté de faire découvrir une période cruciale pour l'éveil culturel et politique acadien n'est pas la moindre des vertus.

David Laporte

Michaël Føessel

APRÈS LA FIN DU MONDE

CRITIQUE DE LA RAISON APOCALYPTIQUE

Seuil, Paris, 2012, 295 p. ; 39,95 \$

Notre époque est caractérisée par des visions d'apocalypse, qui font en sorte que la croyance au progrès a cédé la place à l'angoisse. Avec les crises sanitaires, le péril écologique ou les menaces d'attaques chimiques qui ont cours, le monde a-t-il vraiment changé depuis 1945 ? Selon Michaël Føessel, ce sont avant tout les manières dont les êtres humains se rapportent à lui qui se sont modifiées. Les interprétations négatives du réel qui dominent notre temps ne donnent plus du monde l'image d'un tout ordonné où l'individu trouverait à la fois sa place et sa justification. Autant d'indétermination suggère le contraire de la durée : la fin approche. Aussi le catastrophisme contemporain se prépare-t-il à la vie après la fin du monde. Or, si la prémisse catastrophiste paraît fondée à Føessel, sa conclusion lui semble en revanche erronée. Il

Marginalité, inégalité

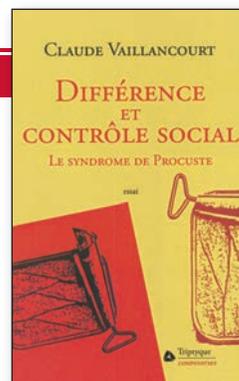
« Dans la mythologie grecque, on raconte qu'un brigand nommé Procuste enlevait les passants et les étendait sur un lit dont les dimensions ne convenaient à personne. Le bandit étirait alors les gens trop petits, au prix d'atroces douleurs, ou coupait les membres des personnes trop grandes. Cette légende montre bien que rendre les humains conformes à un modèle idéal relève de l'utopie et que l'on ne peut tenter de le réaliser que dans la souffrance et la persécution. » C'est ainsi que l'auteur, enseignant, conférencier et militant altermondialiste Claude Vaillancourt introduit son propos.

Il souligne que, de tout temps, les sociétés ont eu tendance à sacrifier les êtres marginaux et dérangeants de façon parfois discrète, parfois violente. Ces êtres différents dont il fallait se débarrasser ont été, entre autres, selon les époques et les circonstances, « l'hérétique, le Juif, l'homosexuel, l'étranger, le handicapé, le fou et même la femme, lorsqu'elle a essayé de sortir du cadre dans lequel on l'a enfermée ». La pression exercée est donc très forte afin que les gens se conforment aux normes sociales, en dépit de la soif plus ou moins grande d'individualité qui les habite. Parmi les grandes entreprises menées contre des boucs émissaires trop différents, il y a eu l'Inquisition, contre les hérétiques, et le génocide mené par les nazis, en particulier contre les Juifs, mais aussi contre d'autres groupes, comme les Tsiganes, les handicapés ou les personnes séniles.

De nos jours, il est devenu moins acceptable d'opprimer ceux qui sont différents. Un contrôle plus subtil s'exerce sur les populations par des gouvernements, des groupes privilégiés et les grands médias qui en arrivent à imposer leurs intérêts en utilisant le procédé que Noam Chomsky et Edward Herman ont appelé la « fabrication du consentement ». Ainsi, « l'homme unidimensionnel [...] répétera comme ses semblables, sans trop y penser, ce que l'on dit à intervalle régulier à la télé, à la radio et dans les journaux ». Cette mainmise d'un petit nombre sur les idées qui circulent contribue à maintenir leur pouvoir et à accroître les disparités économiques.

L'essai de Claude Vaillancourt porte à réfléchir sérieusement sur « l'échec de notre système économique [qui] est chaque jour plus flagrant à cause des inégalités qui s'accroissent et des atteintes systématiques très graves à l'environnement ».

Gaétan Bélanger



Claude Vaillancourt

DIFFÉRENCE ET CONTRÔLE SOCIAL

LE SYNDROME DE PROCUSTE

Triptyque, Montréal, 2013, 235 p. ; 25 \$

en fait la démonstration dans ce livre dont le style – une argumentation philosophique nourrie de la pensée de Hobbes, Kant, Hegel, Heidegger et Anders – rebuttera malheureusement plus d'un lecteur. Malgré l'absence de jargon, *Après la fin du monde* dénote un côté austère qui en complique la lecture pour les non-philosophes. Voilà qui est bien dommage, car Føessel traite d'un sujet passionnant, actuel, et qu'il le fait avec autant de finesse que d'érudition.

L'essai de Føessel est divisé en deux sections. La première, « Généalogie », remonte aux sources de la modernité afin d'élucider la résurgence de l'apocalypse comme hantise, comme colère et comme fuite ou refus du monde. La seconde,

« Diagnostic », examine les idées de perte, de préservation et de cosmopolitisme. Quatre intermèdes sont intercalés entre les chapitres, venant y apporter une touche non pas plus légère, mais plus littéraire (l'auteur y parle de Fontenelle, Flaubert, Brecht et Michaux) ; il y fait également référence au film de Lars von Trier, *Melancholia*. Au rayon des ouvrages publiés dans la foulée de l'apocalypse appréhendée pour fin 2012, l'essai de Føessel se distingue par sa lecture rationnelle de grandes peurs qui se sont vues transférées du domaine du fantasme à « la catégorie universelle de l'expérience ».

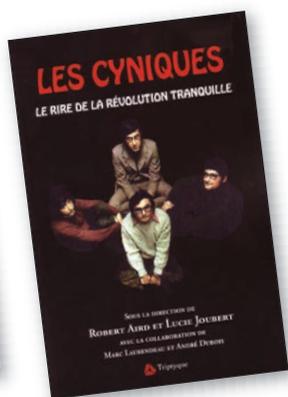
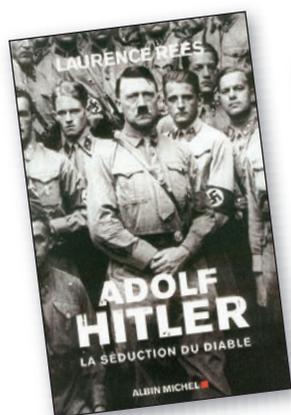
Patrick Bergeron

Marc-André Robert
DANS LA CAMÉRA DE L'ABBÉ PROULX
LA SOCIÉTÉ AGRICOLE
ET RURALE DE DUPLESSIS

Septentrion, Québec, 2013, 231 p. ; 25,95 \$

Pionnier du cinéma québécois, l'abbé Maurice Proulx (1902-1988) a indéniablement contribué à façonner l'image du Québec au milieu du XX^e siècle – pour le meilleur ou pour le pire. Il est l'un des rares réalisateurs de documentaires à avoir été actif au Canada avant les années 1950. En outre, l'abbé Proulx a mené toute sa carrière hors de l'influence de l'Office national du film du Canada (l'ONF), ce qui était assez exceptionnel pour l'époque. Certains de ses docu- ▶

Nazisme • Les Cyniques



mentaires se voulaient emblématiques et donnaient une vision idéalisée de la colonisation en Abitibi, comme *En pays neufs* (1937) et *Sainte-Anne-de-Roque-maure* (1942). On pouvait d'ailleurs voir des extraits de ces films apologétiques dans l'exposition *Mémoires* au Musée de la civilisation. La présente monographie de Marc-André Robert n'est pas la première à être consacrée au personnage : Antoine Pelletier avait produit en 1978 le *Catalogue de la collection Maurice Proulx* (Direction générale du cinéma et de l'audiovisuel).

L'analyse contenue dans ce livre est plus historique et thématique, et moins sociologique et encore moins esthétique. On y apprend certains faits nouveaux : par exemple, en dépit de sa relation privilégiée avec Maurice Duplessis durant une vingtaine d'années, l'abbé Proulx était plutôt « de conviction politique libérale ». Et pourtant, l'humble cinéaste a été délaissé par les libéraux dès le changement de pouvoir au gouvernement provincial, à partir de 1960, et ses films magnifiant la ruralité ont rapidement été accusés de promouvoir une image passéiste du Québec, que l'on voyait alors entrer dans la modernité.

La conclusion de l'ouvrage reste nuancée et vient contredire ce que certains historiens avaient affirmé péremptoirement à propos de cette vision traditionaliste du Québec véhiculée dans les documentaires de l'abbé Proulx : en fait, ce ne sont pas ses films en soi qui consti-

tuaient une forme de propagande, mais plutôt l'usage politique qui en était fait par les autorités du gouvernement unioniste. Ce premier livre de Marc-André Robert n'apprendra rien aux historiens du cinéma, mais il pourra profiter aux jeunes chercheurs ayant un intérêt pour l'époque duplessiste.

Yves Laberge

Laurence Rees

ADOLF HITLER

LA SÉDUCTION DU DIABLE

Trad. de l'anglais par Sylvie Taussig et Patrice Lucchini

Albin Michel, Paris, 2013, 442 p. ; 34,95 \$

La montée du nazisme dans l'Allemagne des années 1920 et l'emprise absolue que finira par exercer son chef sur la société allemande des années 1930 ont suscité des centaines d'ouvrages de toutes sortes. « C'est un phénomène qui donnera au monde à méditer pendant des siècles », rappelle à juste titre Laurence Rees au début de son ouvrage. L'historien anglais, par ailleurs producteur et réalisateur à la BBC, aborde la question hitlérienne non pas sous l'angle moral comme pourrait le suggérer le titre, mais sous l'angle du charisme politique tel que le définissait Max Weber, l'un des fondateurs de la sociologie moderne.

Pour Weber, « le chef charismatique doit posséder un fort élément 'missionnaire' [...]. Il est plus proche d'une figure quasi religieuse que d'un homme d'État

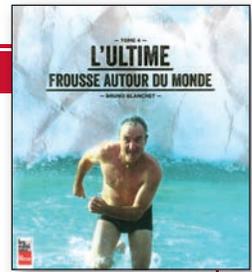
[...]. Les partisans d'un tel chef [...] poursuivent un but presque spirituel, de rédemption et de salut ». C'est l'originalité de cet ouvrage de traiter du nazisme en recourant le plus souvent à des concepts qui relèvent plus de la foi que de la politique. « La foi seule crée l'État », disait Hitler à ses partisans. Cette foi, nous rappelle Rees, était fondée chez lui sur sa croyance profonde que les lois de la nature prévalent dans les rapports humains. « Nous sommes des animaux où [sic] seuls survivent les plus forts ». D'après le credo nazi, il en est des peuples comme des individus. C'est le socle de la philosophie raciste du Troisième Reich.

L'irruption d'un tel homme sur la scène de l'histoire ne s'explique pas uniquement par la violence et la brutalité de ses méthodes mais bien davantage par la totale absence de repères devant laquelle se trouvait le peuple allemand au lendemain de la Première Guerre mondiale. Humilié par une défaite mise sur le compte d'un complot judéo-bolchevique, enfoncé dans une crise économique qu'aggravaient les énormes réparations de guerre exigées par les vainqueurs, privé d'institutions politiques susceptibles d'assurer la stabilité et la sécurité de la société, le peuple allemand aspirait à trouver un héros providentiel qui remettrait le pays sur les rails et lui redonnerait sa dignité. Ce fut Hitler !

Même si les méthodes de Hitler pouvaient paraître contestables, les Allemands ont longtemps cru avoir fait le bon choix ; du moins jusqu'aux premiers revers de la campagne de Russie en 1941. Non seulement avait-il effacé les humiliations du traité de Versailles, présidé à l'essor économique de l'Allemagne, assuré le maintien de l'ordre, mais il avait conquis pratiquement toute l'Europe, sans avoir essuyé de grandes pertes. Comment ne pas croire en effet à son côté providentiel ? Quand les terribles conséquences de sa politique furent connues, « il était trop tard pour sauter du train en marche », avouèrent plus tard beaucoup d'Allemands qui l'avaient soutenu au départ.

Chroniques de voyage

A une époque où les guides touristiques abondent, où le monde semble plus que jamais avoir été « rincé de son exotisme », pour reprendre la fameuse expression qu'utilisait déjà en 1929 l'écrivain Henri Michaux, comment décrire ses voyages de façon originale ? Tout dépend de ce qu'on décide de voir et comment on le donne à voir, répondrait sans doute le globe-trotteur Bruno Blanchet. En effet, dans le quatrième tome de ses chroniques de voyage, celui-ci recourt aux moyens qui lui ont permis de donner une dimension créative et personnelle à ses « frousses autour du monde ». On y trouve d'abord des destinations qui plongent le lecteur au cœur du « tourisme d'aventure » et des « chocs culturels » qui l'accompagnent. Des Philippines à l'Australie en passant par la Turquie, la Syrie, le Liban, la Jordanie, l'Égypte, le Soudan, l'Éthiopie, le Yémen, le Kenya, le Maroc, le Sénégal, le Vietnam, le Laos, le Pérou, l'Amazonie, la Tanzanie, le Rwanda, le Burundi, le Mali et la Thaïlande, Blanchet recherche avant tout les « bon[s] site[s] à cocher, dans une liste de globe-trotteur », des sites qui lui permettent de vivre des expériences insolites et parfois même périlleuses. En plus de sortir des sentiers battus, le voyageur-chroniqueur parvient également à surprendre le lecteur en tablant sur un humour décalé, sur des exagérations fantaisistes, sur des images et des thèmes inattendus (par exemple, de la « poutine en Asie », « du pâté chinois en Afrique ») et sur la remise en question de certaines idées reçues (par exemple, « le Jourdain n'est pas un fleuve... C'est un ruisseau », « la mer Morte n'est pas une mer, mais un lac. Et si on y flotte, c'est parce que c'est dégueulasse » ; le Sahara « n'est pas jaune », il « est même souvent vert », « À Kigali, aujourd'hui, le plus grand danger, vraiment, est de se faire écraser par un 4X4 de l'ONU », etc.). Enfin, pour personnaliser davantage le récit de ses pérégrinations, Blanchet fait appel à une certaine forme d'horizon autobiographique : du propos sur le voyage on passe aux confidences du voyageur, qui nous parle de ses peurs vaincues, de ses souvenirs, de son fils Boris, de sa conjointe thaïlandaise, etc. Après quatre recueils de chroniques, Blanchet maîtrise bien son personnage d'aventurier intrépide, cynique, sensible et malchanceux. « Je suis l'incarnation de la loi de Murphy : lorsqu'un système est apte à faillir, il faillira, devant moi. Gaston Lagaffe peut aller se rhabiller ! » Bref, le lecteur retrouvera une ultime fois le personnage attachant, l'humour pince-sans-rire et la touche d'autodérision qui ont fait le succès des trois premiers volumes.



Pierre Rajotte

Bruno Blanchet

L'ULTIME FROUSSE AUTOUR DU MONDE T. 4

Éditions La Presse, Montréal, 2013, 296 p. ; 32,95 \$

Laurence Rees s'appuie sur une copieuse documentation qu'il exploite avec beaucoup d'à-propos. Rien n'est avancé qui ne soit appuyé sur des documents ou de nombreux témoignages, parfois inédits. À cet égard, on peut regretter que l'éditeur n'ait pas cru utile de regrouper ces références dans une bibliographie à la fin de l'ouvrage. Lacune plus étonnante toutefois, l'auteur a choisi de passer totalement sous silence le rôle pourtant capital de la propagande nazie dans la création du mythe hitlérien. Ces réserves faites, *Adolf Hitler, La séduction du diable* reste une étude remarquablement éclairante sur un personnage qui a profondément marqué la conscience de notre époque.

Yvon Poulin

Robert Aird et Lucie Joubert Avec la collaboration de Marc Laurendeau et André Dubois LES CYNIQUES

LE RIRE DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE
Triptyque, Montréal, 2013, 498 p. ; 35 \$

Quatuor humoristique issu des années 1960, les Cyniques sont parfois considérés comme les pionniers de l'humour moderne au Québec, faisant suite à une longue tradition burlesque à laquelle ils auront quelquefois ajouté une touche plus intellectuelle. Ces anciens étudiants de l'Université de Montréal ont raillé, imité, critiqué, ridiculisé la morale et les personnages dominants de leur époque : le clergé, les politiciens populistes, mais aussi les minorités et les groupes ethniques

(les Canadiens anglais, les Italo-Montréalais, les Juifs, les Français, les Américains). L'humour corrosif des Cyniques pouvait arracher un éclat de rire chez les spectateurs les plus antiracistes, par exemple avec ce sketch proposant un cours de racisme. Dans cette veine didactique, un autre sketch donnait un cours de sacre, avec exemples à l'appui. Le plus souvent, l'humour des Cyniques oscillait entre la satire, le grotesque, le grossier, l'irrévérencieux et le vulgaire (par exemple, leur parodie de « Feu Paul Comtois »).

Attendu depuis longtemps, ce premier livre à être entièrement consacré aux Cyniques se subdivise en deux parties : d'abord, une transcription de presque tous les sketches des Cyniques, suivie de sept études sur leur contexte, qui nous



donnent l'occasion de saisir toute la portée de leurs numéros. Toutefois, il resterait à faire une critique du travail des Cyniques que seul le passage du temps permet, en se penchant sur les habituelles cibles de ce quatuor d'universitaires, par exemple les émissions populaires du Canal 10 animées par « des tas », ou cette allusion aux « grosses dames de la rue Panet », quartier de l'est situé à l'opposé du secteur de l'Université de Montréal. Nonobstant une capacité à faire rire, leur humour trahissait un élitisme certain. Une autre étude critique pourrait identifier les sketches non insérés dans cette (presque) intégrale ou encore cibler des personnalités publiques épargnées ou rarement attaquées par leurs blagues, par exemple les souverainistes ou encore René Lévesque, qui pourtant fut souvent imité par d'autres humoristes, comme Claude Landré et Jean-Guy Moreau.

Tenter de lier l'œuvre des Cyniques avec l'esprit de la Révolution tranquille apparaît comme un pari audacieux. Leur contemporanéité ne devrait pas forcément impliquer une quelconque influence mutuelle. Il faudrait plutôt comprendre que les Cyniques ont su capter l'air du temps et le transposer dans un humour caustique, sans pour autant incarner cette Révolution tranquille.

Yves Laberge

Les pays intérieurs

Que se cache-t-il sous ce séduisant néologisme proposé par le poète, essayiste et psychiatre Joël Des Rosiers ? Du grec *méta*, qui signifie à la fois le fait d'aller au-delà et l'autoréférence ; de la racine *spora*, littéralement « espoir », « semence », « errance » ou encore « discours épars », le concept de *métaspora* possède une valeur polysémique indéniable. Il constitue un programme d'exploration textuelle et contextuelle de l'univers littéraire, situé au carrefour de trois axes de réflexion principaux : la médecine, l'art, les mondes colonial et postcolonial.

La *métaspora* s'insinue de plusieurs façons dans les nombreuses configurations de l'ouvrage, à commencer par le genre privilégié, celui de l'essai, forme rassembleuse entre toutes de « discours épars ». De façon thématique ensuite, puisque les « patries intimes », expression empruntée à Borges, évoquent l'appartenance au monde, multiple et bigarrée, de l'artiste migrant. À ce titre, une des parties les plus éclairantes s'intitule « Brûlerie Saint-Denis », située dans la section « Dialogues », remaniement d'une entrevue accordée à Christine Wesselhoeft. Crucial, le fragment présente une synthèse des soubassements historico-culturels qui concourent à l'élaboration conceptuelle de la *métaspora*. De la revue *Dérives* (1975-1987), dirigée par Jean Jonassaint, à *ViceVersa* (1983-1996), magazine transculturel, en passant par *Ruptures : la revue des trois Amériques* (1992-1998) d'Edgar Gousse, pour ne nommer que ceux-là, de nombreux lieux de réflexion sont répertoriés qui ont pavé la voie à un renouvellement des questionnements identitaires en terre d'Amérique.

À ces méditations théoriques se greffent des trajectoires critiques éclectiques à souhait, partagées notamment entre le cinéma, la musique, la peinture et la littérature. Parmi les plus réussies figure le segment « *Women of a New Tribe. L'art sporadique de Wangechi Mutu* », où Des Rosiers procède à un rapprochement de la pratique artistique de la performeuse, Kényane d'origine, avec la médecine et le colonialisme, démarche qu'il qualifie de « pathoplasticité ». La culture populaire n'est pas en reste, avec « La poésie urbaine de Wyclef Jean : musique et politique ». L'essayiste alterne de façon judicieuse entre la saisie biographique de l'auteur, sa condition diasporique haïtienne-américaine, et les manifestations esthétiques

Sami Aoun

**LE PRINTEMPS ARABE
MIRAGE OU VIRAGE ?**

Entretien avec Stéphane Bürge

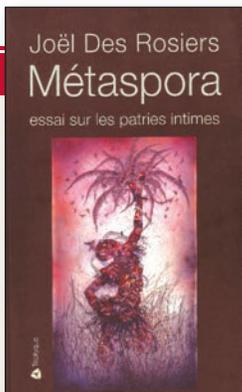
Médiaspaul, Montréal, 2013, 142 p. ; 19,95 \$

Le printemps arabe n'a pas fait naître le monde nouveau espéré par les populations locales. Les réclamations de démocratie et de liberté qui ont tant enivré le monde ont fait place au désordre, à la violence et à la prise du pouvoir par des islamistes (notamment en Tunisie) pourtant peu visibles lors des processus révolutionnaires.

Bref, ce « printemps des peuples » n'a

pas encore livré ses promesses, et soulève plusieurs doutes et interrogations. Dans un livre court, mais éclairant, les professeurs Stéphane Bürge, comme interrogateur, et Sami Aoun, comme répondant dans une forme questions-réponses, livrent des explications sur ce qui a cours dans un monde arabe en pleine transformation.

L'ouvrage passe en revue chacun des pays qui ont été au cœur de cette transition si inattendue : Tunisie, Égypte, Libye, Syrie. Le lecteur constatera à quel point chacun de ces pays, quoique poussé par une même mouvance de ras-le-bol contre les dirigeants, connaît un parcours



concrètes de cet héritage pluriel sur son *gangsta rap*, formule réinventée. Réinventée en ce sens que les *Fugees* – diminutif pour *refugees* –, groupe de Wyclef Jean, rompent avec les clichés machistes du genre pour offrir une vision politique engagée et socialement tolérante. L'appel à la diversité marque donc leur discours, alors que l'hybridité conditionne leur musique.

Métaspora, Essai sur les patries intimes est un ouvrage dense et foisonnant. La haute voltige du style ne trompe pas : voilà d'abord et avant tout l'essai d'un poète. Partout, un amour profond des mots se fait sentir ; ceux, rares ou recherchés, de la psychanalyse et de la médecine – Des Rosiers, en plus d'être psychiatre, a une spécialisation en chirurgie – ; ceux, hyperbranchés, des avancées technologiques de pointe ; enfin, les termes colorés et chargés d'émotion de son Haïti natale. Il arrive cependant que certains passages présentent le défaut de ces qualités apparentes. Dans les développements liminaires concernant la *métaspora*, l'auteur flirte volontiers avec une surenchère jargonneuse un peu tape-à-l'œil. *Méta* ne renvoie-t-il pas d'ailleurs, comme son étymologie le suggère, à un niveau d'abstraction supérieur ? Passés ces quelques débordements, l'essai impressionne tant par le caractère novateur de certaines lectures que par la vastitude des sujets embrassés, du duvaliérisme à l'invention de la chronophotographie, en passant par des réflexions autour de l'ère haïtienne « postsismique ».

David Laporte

Joël Des Rosiers

MÉTASPORA

ESSAI SUR LES PATRIES INTIMES

Triptyque, Montréal, 2013, 321 p. ; 30 \$

différent : instabilité, mais avancées démocratiques notables en Tunisie ; ouverture démocratique suivie d'une « reprise » en mains par l'armée en Égypte ; élections démocratiques, mais ensuite chaos et chute de l'État en Libye ; guerre civile en Syrie.

Commun à tous ces bouleversements, un questionnement central : la place de l'islam, et les auteurs ont le bon jugement d'en faire un chapitre final, qui discute du rôle de cette religion par rapport à des enjeux cruciaux qui suscitent bien des questions : les minorités, les femmes, la démocratie. Malgré des développements inquiétants, dont l'émigration accélérée

des minorités non musulmanes de ces pays, Sami Aoun reste optimiste quant à la suite et considère ce bouillonnement comme normal, étant donné l'ampleur des changements accomplis. Selon lui, le retour aux dictatures est improbable, les populations arabes étant jeunes, plus éduquées, et aspirant à un traitement plus digne de la part de leurs nouveaux dirigeants.

Une analyse juste, posée, un excellent survol des développements récents depuis le printemps arabe. On aimerait lire une même analyse sous la même forme dans deux ans.

Yvan Cliche

... *Fausse idées*



Sous la dir. de Guillaume Lamy

C'EST ENCORE FAUX !

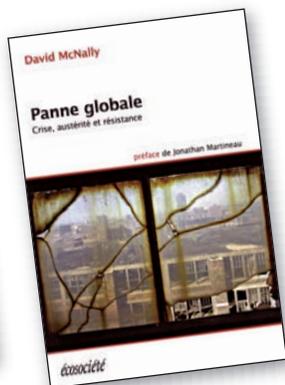
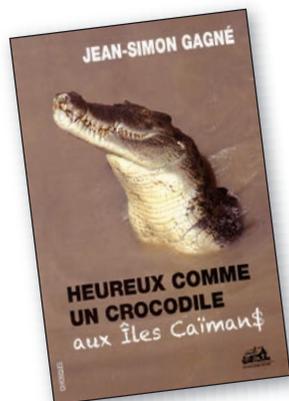
50 IDÉES DÉCONSTRUITES

PAR DES SPÉCIALISTES

Septentrion, Québec, 2013, 327 p. ; 26,95 \$

En 2012, paraissait chez Septentrion *C'est faux ! 50 idées déconstruites par des spécialistes*, sous la direction de Guillaume Lamy, fondateur de la maison de production de documentaires EBICO (Initiative pour la diffusion des essais, biographies et collectifs du Québec). Un an plus tard, ce sont encore 50 idées répandues qui sont réfutées, ou à tout le moins pondérées par des spécialistes. Les idées traitées sont regroupées par thèmes, chacun couvert par un ou deux experts : « Guerre et paix » (Charles-Philippe David), « États-Unis » (Karine Prémont), « Physique et enjeux stratégiques » (Normand Mousseau), « Drogues » (Line Beauchesne), « Santé » (Amélie Quesnel-Vallée et Emilie Renahy), « Recherche et économie du savoir » (Marc-André Gagnon et Guillaume Lamy), « Langue » (Lionel Meney), « Communautés culturelles » (Pierre Anctil), « Organismes génétiquement modifiés » (Valérie Levée), « Chine » (Barthélémy Courmont).

Parmi les idées déconstruites, on trouve celle-ci : « [L]es missions de paix coûtent cher et sont inutiles ». Charles-Philippe David démontre que cette affirmation ne correspond pas à la réalité. Il est vrai que l'intervention des Casques



bleus au Rwanda s'est soldée par un désastre, que certains rappellent afin de démontrer l'inefficacité de l'Organisation des Nations Unies. La vérité est que les choses ont bien changé depuis que l'Organisation a remplacé son principe de non-interférence par « un droit ou un devoir d'ingérence qui entraîne la responsabilité de protéger ».

De son côté, Normand Mousseau affirme, chiffres à l'appui, que les téléphones cellulaires ne pourraient être la cause de cancers, contrairement à ce que bien des gens craignent : ils dégagent six à sept fois moins de puissance qu'une ampoule de vingt watts !

Autre surprise : Amélie Quesnel-Vallée s'en prend à la croyance populaire voulant que « la gratuité [...] mène à l'abus du système de santé par les pauvres » : selon une étude de l'Organisation de coopération et de développement économiques, ce sont plutôt les patients « socioéconomiquement privilégiés » qui « abuseraient du système » en ayant davantage recours à des médecins spécialistes, sans que cela réponde à un réel besoin.

En somme, voilà un ouvrage propre à remettre en question bien des idées reçues... et, parfois, à soulever la controverse.

Gaétan Bélanger

Jean-Simon Gagné
HEUREUX COMME UN CROCODILE
AUX ÎLES CAÏMANS

Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 2013,
314 p. ; 27,95 \$

La chronique est un art. Quiconque lit le nouveau recueil de Jean-Simon Gagné, journaliste au quotidien *Le Soleil* depuis 1998, en conviendra. Esprit fin, Gagné présente ici un pot-pourri de 101 petites perles caustiques, écrites à grand renfort d'humour, dont il maîtrise d'ailleurs de main de maître tous les procédés et rudiments. Les textes sont émaillés de citations, vraies ou fausses, de courts dialogues truculents, de comparaisons absurdes et de micro-récits savoureux. C'est qu'il a du mordant, le crocodile.

Gagné gratte là où ça démange. L'auteur cultive la dérision avec aplomb et les cibles ne manquent pas. Il y a bien sûr les chouchous, ceux que l'on retrouve avec plaisir tout au long du recueil. Régis Labeaume, omnipotent maire de Québec, ainsi que ses plans vertement critiqués de rajeunissement de la ville, occupent particulièrement la mire. C'est toutefois Jean Charest, pour ses nombreuses volte-face et sa gestion catastrophique de la grève étudiante, qui obtient la palme peu enviable du plus malmené. Bien qu'il trouve la majorité de ses sujets sur les scènes politiques locale, provinciale et nationale, l'auteur ne dédaigne pas envoyer quelques flèches au niveau

international. « Notre copain Khadafi » et « La succursale de l'enfer » donnent l'occasion de changer sensiblement de ton et d'adopter l'ironie douce-amère du désabusement : « [...] la situation est désespérée, mais pas sérieuse », écrit d'ailleurs Gagné, empruntant l'expression à Karl Kraus.

Les chroniques réunies dans *Heureux comme un crocodile aux îles Caïmans* ont été rédigées sur une période d'environ quinze ans. La grande majorité traite cependant de questions toujours fumantes (la Charte de la laïcité), d'autres un peu plus lointaines (Nathalie Simard et l'affaire Guy Cloutier). Les sujets sont variés et la formule minimaliste n'autorise aucun essoufflement. Chose plutôt triste, l'actualité est le caractère de ce qui, précisément, est actuel, et ce type de publication souffre très mal le passage du temps. Gagné en est lui-même conscient et l'évoque dans son introduction. À lire au plus vite donc, pendant que c'est chaud.

David Laporte

David McNally
PANNE GLOBALE
CRISE, AUSTÉRITÉ, RÉSISTANCE

Trad. de l'anglais par Jonathan Martineau
Écosociété, Montréal, 2013, 303 p. ; 25 \$

Panne globale est le premier ouvrage traduit en français de David McNally, professeur de science politique à l'Université York de Toronto. Il est bien connu au Canada anglais pour ses essais traitant d'économie politique, de questions sociales et culturelles, de marxisme et d'anti-capitalisme. Son traducteur et préfacier, Jonathan Martineau, le présente comme un « [h]éritier de la New Left anglo-saxonne » qui « s'inscrit résolument dans le champ de la pensée marxiste ».

Dans son essai, paru originalement en anglais en 2011, McNally affirme que l'économie mondiale se trouve, depuis « la grande panique de 2008 », en « panne globale » à cause notamment de l'absence de reprise économique soutenue, des mesures d'austérité qui se répandent et du peu d'investissements des entreprises.

Filles-marchandises

« C'était l'été 2012. Tous les soirs, on sortait [...]. Je sortais dans la rue, moi aussi. Certains soirs, je casserois sur le balcon. » Dès l'introduction des *Filles en série*, Martine Delvaux situe le contexte de l'essai et en exprime l'actualité. Et l'urgence. Romancière et professeure de littérature à l'Université du Québec à Montréal, l'auteure est née en 1968. Depuis 1998, elle a publié sept autres livres, romans ou essais.

Dans *Les filles en série*, l'auteure analyse la sérialité imposée aux femmes, de tout temps, véritable carcan où le « moi » n'a guère de place. « Ces jumelles dont les mouvements s'agencent parfaitement, qui bougent en harmonie les unes aux côtés des autres [...]. Filles-machines, filles-images, filles-spectacles, filles-marchandises, filles-ornements. » Perte d'identité, perte d'individualité. « Un ordre qui veut maintenir les femmes à leur place. »

Martine Delvaux étaye sa théorie en dix-huit points et en autant de chapitres, de « Natures mortes » aux « Filles des bas Dim » en passant par « Comme une fille enlève sa robe », les titres sont éloquentes. Elle s'appuie sur des auteurs incontournables, piliers de la cause féministe, telles Virginia Woolf, Simone de Beauvoir ou Margaret Atwood. Elle parle de Nelly Arcan, à qui elle rend hommage, des Femen ou encore de Marilyn Monroe.

La romancière revisite les contes de fées qui souvent commencent par « Il était une fois... », symbole d'un bonheur annoncé, mais ô combien factice. Delvaux met quelques points sur quelques *i* : « Toutes les petites filles, toutes les princesses de contes de fées sont, à un moment ou à un autre, des victimes ».

De la mondialement connue Barbie, en passant par les mini-miss, les pin-up, les soldates de Kadhafi, les célèbres Bunnies de *Playboy* ou les RealDoll, l'auteure analyse les répercussions de ces nombreuses *filles en série* sur l'image de la femme, sans toujours y aller avec le dos de la cuillère. « La RealDoll [...] est de la matière synthétique pour des hommes qui veulent violer en donnant l'impression de jouer à la poupée. »

En plus de 200 pages, Delvaux défend sa thèse d'une écriture fluide, même si le rythme peut parfois être brisé par un langage trop érudit ou des citations quelque peu hermétiques. *Les filles en série* demeure indispensable pour se mettre ou se remettre les idées en place.

N'est-il pas vrai que « nous sommes tous des Pussy Riot » (Suzanne Moore), dont devraient se méfier les Poutine de ce monde ? Histoire à suivre.

Michèle Bernard



Martine Delvaux

LES FILLES EN SÉRIE

DES BARBIES AUX PUSSY RIOT

Remue-ménage, Montréal, 2013, 224 p. ; 19,95 \$

Encore aujourd'hui, cette analyse reste d'actualité. La reprise, « péniblement inégale et inconstante », tarde à s'installer pour de bon. Et ce sont les moins bien nantis qui en souffrent. Il y a bien une augmentation des profits des entreprises, affirme l'auteur, mais elle « est due en grande partie aux licenciements, réductions de salaires et d'heures de travail ainsi qu'aux autres décimations des services et programmes sociaux dont les travailleurs et travailleuses font les frais ».

Afin de démontrer que les causes de la débâcle économique et financière de 2008 sont sans cesse à l'œuvre dans le système capitaliste, l'auteur remonte à la Grande Dépression des années 1930, « la mère de toutes les crises », et à ses causes fondamentales. Encore pour établir les mécanismes de fonctionnement du capitalisme, notamment le processus d'accumulation primitive, il souligne le drame humain d'une ampleur sans précédent qui se déroule en Chine depuis quelques années.

Le succès économique qui y a vu prospérer un certain nombre de milliardaires a été érigé sur la souffrance de millions de personnes, chassées de chez elles pour alimenter l'immense bassin de travailleurs au rabais dont l'industrie tire profit.

Panne globale est un ouvrage extrêmement intéressant qui aide à comprendre l'économie mondiale, le capitalisme et le néolibéralisme. À lire, par tous ceux et celles que ces sujets passionnent !

Gaétan Bélanger